

1987

## 20

## LA TAUPE AU LOGIS DE L'INCONSCIENT

Paru in : *Cahiers III*, 1987, (« Topologie du sujet de l'inconscient », CCAF, Journées d'étude du 23/24 nov. 1985, à Tours), p.87-110.

"Le mot, en tant que point nodal (*Knotenpunkt*) de représentations nombreuses est en quelque sorte prédestiné aux sens multiples, et les névroses /.../ utilisent aussi hardiment que le rêve les possibilités de condensation et déguisement que le mot préseste."

**S ; Freud**, L'interprétation des rêves, P.U.F., 1967, p. 293 et *G.W.* II/III, p. 346.

Ce qui suit est le fruit d'un a priori : exploiter jusqu'au limites du possible une tentative de théorisation de l'inconscient freudien, celle de Lacan, moins au titre d'une explication de phénomènes déjà repérés qu'à celui d'une nouvelle clinique psychanalytique. De même que Lacan nous a enseigné une clinique de la présentation de cas, qu'il nous a poussé dans l'élaboration d'une clinique du cartel, il y a lieu de constater qu'il attendait beaucoup d'une clinique de la passe, des lors qu'il avait tenté de faire admettre ce dispositif nouveau à partir de sa proposition d'octobre 1967.

En réalité on peut dire qu'il avait successivement mis en place une typologie clinique dès son graphe du désir (*Écrits*, p.817), et peut-être même déjà avec son schéma L, puis une clinique des surfaces unilatères, avant d'en venir à une clinique de nœud et de la chaîne.

Une étude exhaustive de la démarche de Lacan devrait comprendre évidemment un exposé chronologique des étapes de cette construction lacanienne du sujet de l'inconscient, suivi d'une analyse des difficultés rencontrées en cours de route qui ont nécessité la révision de certaines hypothèses de départ et l'appel fait à des modèles, dont on ne voyait pas d'emblée quel bénéfice le praticien-analyste pourrait tirer de leur introduction dans le débat analytique. Il convient donc de tenir compte des réactions du public de Lacan, de suivre les avatars institutionnels qu'a connu son enseignement et examiner la façon dont se sont développées en parallèle les formes de résistance envers la psychanalyse qui de tout temps accompagnent son évolution. Un programme aussi vaste, outre qu'il risquerait de nous faire perdre le fil de ce qui nous a paru utilisable de nos jours dans la théorisation lacanienne, est tout à fait hors de notre portée et ne pourrait valablement être conduit que par une équipe d'historiens et de spécialistes de la psychanalyse et des sciences affines (linguistique, philosophie, sociologie, etc.).

Cependant, aussi modeste que se veuille notre tentative d'aujourd'hui, on ne peut oublier l'ensemble des réquisits, notamment d'ordre épistémologique, qu'elle suppose, et le très large débat qu'ils suscitent dans les milieux psychanalytiques depuis une vingtaine d'années, pour le moins. A vouloir aller au plus court nous serons conduits à laisser dans l'ombre nombre de ces clefs prises en compte et souvent redéfinies par l'enseignement lacanien, et nous ne pouvons faire moins que de les supposer connues dans le contexte présent.

### 1°. Le nœud en trèfle

Nous allons prendre cette problématique du sujet de l'inconscient au niveau d'élaboration où Lacan l'a porté avec le modèle du nœud borroméen à trois ronds, de façon à éclairer l'ensemble des nécessités qui concourent précisément pour imposer le choix de ce modèle.

Dans son séminaire intitulé « Le Sinthome » et lors de la séance du 16.12.1975, Lacan extrait de ce nœud-borroméen-à-trois le trèfle qui en constitue le centre et dit : (*Ornicar?* 7, p.7) : « /.../ si le nœud-à-trois est bien le support de toute espèce de sujet comment l'interroger ? »

Nous sommes parmi ceux qui pensent que la cure, mais aussi la passe et le cartel, sont des façons d'interroger le sujet de l'inconscient. Toutefois l'examen du nœud nous oblige à mettre nos intuitions de côté de façon à "faire avec", et d'abord à faire avec la sorte de nouvelle esthétique qu'il nous propose. Nous allons, par conséquent, en avancer une construction, puis considérer sa genèse et ses transformations, avant, d'en fournir une interprétation systématique, car il s'avère qu'en divers moments Lacan a hésité sur la valeur à donner à telle ou telle composante du nœud.

La présentation de ce nœud borroméen à trois se stabilise en quelque sorte lors du séminaire R.S.I. et nous en avons une illustration, (publiée dans *Ornicar?* 2, p.99, fig. 2) maintes fois reprise par la suite et que nous reproduisons à notre tour.

Ce dessin, et il convient de se souvenir qu'il n'est pas question de réduire l'inconscient freudien à une représentation, ce dessin donc comporte trois cercles (ou ronds, ou consistances) dont les centres sont à situer aux sommets d'un triangle équilatère, ce qui les homogénéise, bien que Lacan persiste, même à cette époque, à soutenir que le rond du réel n'est là que pour lier les deux autres.

Ces trois ronds représentent successivement (de haut en bas et en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre) l'empilement des trois dimensions de l'imaginaire I, du symbolique S, et du réel R. Le nouage borroméen peut s'effectuer à l'aide d'un quatrième rond, que Lacan nomme Nom-du-Père et que Freud tient pour constitutif de la réalité, mais les trois peuvent s'en passer à condition que le réel passe effectivement au-dessus du symbolique et au-dessous de l'imaginaire.

Les croisements de ces dimensions délimitent sur le plan de base quatre champs, dont un central que Lacan désigne comme l'objet 'a', et trois autres qui ornent, tels des pétales, le centre et sont constitués par les recouvrements deux à deux des trois ronds. Ainsi, à la jonction IxS Lacan situe le sens, à celle de SxR : la jouissance phallique ( $J\Phi$ ), enfin à celle de RxI : la jouissance de l'Autre barré ( $J\bar{A}$ ).

Sur le nœud borroméen à trois, Lacan prélevé le trèfle central non sans avoir au préalable produit trois épissures aux points de croisement deux à deux des ronds, situés en périphérie du trèfle. Il convient de remarquer aussitôt (ainsi que le fait Mayette Viltard, in *Littoral*, 1, p. 148-49, fig. 1 et 2) que deux épissures suffisent pour constituer le nœud en trèfle alors qu'une seule permet d'obtenir le nœud de Whitehead, dont il sera fait, mention plus loin.

Toutefois, le nœud-borroméen-à-trois que nous avons entrepris de décrire ne s'arrête pas là et Lacan indique, sur cette même figure six autres champs qu'il nomme, à l'exception d'un d'entre eux. L'examen de ces nouvelles interactions des ronds entre eux nécessite la mise en jeu d'un minimum d'hypothèses, mais nous pouvons dès à présent considérer que le nœud en trèfle conduit à la mise en continuité des trois dimensions de départ et que c'est là une des caractéristiques de l'inconscient.

Nous trouvons, dans le Séminaire I (« Les écrits techniques de Freud »), à la page 254, un premier mode de liaison des trois dimensions entre elles sous la forme de trois droites formant triangle, au sein duquel est censée se produire la « béance de l'être ». Concernant les trois jonctions deux-à-deux des trois dimensions Lacan nomme le mensonge, la méprise (et non l'erreur) et l'ambiguïté.

A la page 298 de ce même séminaire, il évoque une double pyramide à partir d'un trièdre où les jonctions, les entre-deux, sont successivement désignés comme suit :

RxS = ignorance [l'insu] ; IxS = haine ; SxI = amour.

Dans « Encore » (p.83) les trois dimensions forment triangle dont les entre-deux s'amblient comme voici : IxS = S(A) = vrai; IxR. = réalité = I ; RxS = semblant = 'a'.

Avec le nœud borroméen à trois et le nœud en trèfle (qu'on est susceptible d'en extraire) les choses se compliquent et une très grande obscurité persiste quant aux tentatives de Lacan d'interroger les interactions, les interférences de ces trois dimensions entre elles.

Contentons-nous, pour l'instant (avant toute critique des erreurs de manipulation relatives aux nœuds de la part de Lacan), de compléter la description du nœud (tel qu'il figure dans *Ornicar?* 2, p.99) que nous donne Lacan dans son séminaire du 11.12.1974. Trois demi-droites, tangentes en un point des ronds (et donc orthogonales à ces derniers) partent du vide central désigné comme objet 'a' et déterminent trois champs désignés 1)  $\Phi$  à la jonction RxS (que nous situerions volontiers certains « effets de passe », aux confins de l'hallucination ou du délire) ; 2) l'inconscient à la jonction SxI ; 3) et ? (sans nom) à la jonction entre I et R.

Trois autres demi-lunes viennent désigner ce que Lacan nomme inhibition (partant de R, allant entre S et I), symptôme (IxR et S), angoisse (SxI et R).

## 2°. Le sujet de l'inconscient, le tétraèdre logique, cartel et passe.

On trouvera une introduction correcte de la question du sujet de l'inconscient dans le texte paru dans l'*Encyclopaedia Universalis*, intitulé : "Jacques Lacan". On y lira avec profit, ceci :

« Le sujet de Lacan n'est pas une donnée de départ ; la donnée c'est l'Autre; d'où la question : comment le sujet se constitue-t-il au lieu de l'Autre qui lui préexiste? Cette question reçoit des réponses de plus en plus fines à mesure que Lacan logifie davantage. Elles se développent sur plusieurs plans, 1) l'expérience analytique est en elle-même un processus par quoi le sujet, d'abord indéterminé sous la masse des signifiants, *Es* freudien, doit advenir : c'est ainsi que Lacan interprète le fameux *Wo Es war, soll Ich werden* de Freud. 2) La moindre formation de l'inconscient témoigne de l'émergence du sujet de l'inconscient, en même temps qu'elle l'efface. 3) Le sujet est ce qui surgit du vivant sous l'action du langage. /.../

Il ne faut pas prendre le sujet de l'inconscient pour l'individu, qui a son fondement réel dans le corps, ni pour sa subjectivité, imaginaire. Le sujet dont il s'agit est constitué par la paire signifiante; il est si l'on veut l'intervalle, la coupure ; par là la barre qui frappe le S [\$] signale qu'il est équivalent à un signifiant en moins; ce n'est pas un être, si être veut dire, comme le soutient Leibnitz, être un. Comme « manque à être » le sujet n'obéit pas au principe d'identité ; c'est pourquoi il est, conformément à la théorie freudienne sujet à s'identifier. S<sub>1</sub> désigne précisément le signifiant qui le saisit, mais qui ne se présente qu'à s'articuler à S<sub>2</sub> ; d'où. la formule, démarquée de Peirce : "le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ».

Le séminaire de Lacan du 10 mai 1977 apporte certaines précisions à l'articulation, de ce S<sub>1</sub> au S<sub>2</sub>. A cette époque en effet, Lacan épingle sa série S<sub>1</sub>, S<sub>2</sub>, 'a', \$, aux sommets d'un tétraèdre.

Ceci nous autorise en quelque sorte à faire correspondre ces  $S_1$ ,  $S_2$ ,  $S$ , aux trois oreilles du nœud -à-trois, à savoir respectivement : la  $J\Phi$ , le sens et la  $JA$ , encore que cette correspondance doive être confirmée. C'est dans ce contexte, et parlant d'un de ses nombreux empêtements dans ses jeux de lettres, que Lacan dit ceci :

"Que bien entendu l'analysant produise l'analyste, c'est ce qui ne fait aucun doute. Et c'est pour ça que je m'interroge sur ce qu'il en est de ce statut de l'analyste à quoi je laisse la place de « faire vrai » du semblant, et dont je considère que c'est ailleurs, là où (vous l'avez vu l'autre fois) il n'y a rien de plus facile que de glisser dans la bévue, je veux dire dans un effet de l'Inconscient, puisque c'était bien un effet de mon inconscient qui fait que vous avez eu la bonté de considérer ceci comme un lapsus, et non pas comme j'ai voulu le qualifier moi-même, à savoir (la fois suivante) comme une erreur grossière. Qu'est-ce que ce sujet, sujet divise, a pour effet si le  $S_1$ , le signifiant indice 1, se trouve dans notre tétraèdre (puisque ce que j'ai marqué c'est que dans ce tétraèdre il y a toujours une de ses liaisons qui est rompue) c'est à savoir que le  $S_1$  ne représente pas le sujet auprès du  $S_2$ , à savoir [auprès] de l'Autre. Le  $S_1$  et le  $S_2$  c'est très précisément le  $A$  divisé, dont je fais lui-même un signifiant. C'est bien comme ça que se présente le fameux inconscient".

Nous venons de voir que le 30 juin 1954, dans son séminaire « Les écrits techniques de Freud, » Lacan avait tenté d'utiliser une double pyramide qu'il présente comme un symbole creusant, comme tel, un trou dans le réel. Nous verrons, à propos de notre « tétraèdre logique », que Lacan en 1967 avait travaillé sur un tétraèdre déplié. Il le reprend en quelque sorte en 1977, pour tenter d'enchaîner entre eux quatre tétraèdres, borroméennement, alors qu'il avait réussi un tel enchaînement avec quatre nœuds en trèfle. A quoi rime au juste une telle tentative? Aurait-il ainsi tenté d'amorcer un enchaînement susceptible de rendre compte de ce qu'est un cartel? Inversement peut-on penser la structure d'un cartel comme nouage, borroméen ou pas, de plusieurs nœuds en trèfle, de "pyramides logiques", ainsi que je les nomme? Une telle structure n'est-elle pas susceptible de redoubler utilement la structure d'un sujet pour mieux l'appréhender, notamment par le biais de la procédure de la passe? Le jury de passe constitué en cartel n'a-t-il pas vocation à desceller les différentes facettes d'un sujet que lui font miroiter les passeurs?

C'est à partir du tore que Lacan choisit d'interroger la structure du sujet de l'inconscient, dès son séminaire sur l'Identification, en 1961. En un premier temps il morcelle ce tore par différentes coupures. Puis, vers 1977, il procède à l'opération inverse : le nappage ("*mapping*") du tore, notamment avec les oripeaux de la bande de Möbius fendue, incisée longitudinalement.

Mais dans son séminaire « L'insu que c'est de l'unbevue s'aile à mourre », le tore est bien dépassé, en ce sens qu'il est chacun des ronds, qu'il se retourne et digère d'autres ronds, bref, qu'il se complique. Notons simplement ici le redoublement dans le titre de son séminaire même de « l'insuccès de la vérité » par « l'insu du savoir », pour mieux interroger le jeu de mourre.

### 3°. Les nœuds : une mythologie lacanienne

Dès ses *Écrits* (p. 68), et à propos des pots de moutarde vides, Lacan nous avertit dans les termes que voici :

« Rien là qui ne se justifie de s'essayer de prévenir les malentendus qui se prennent de l'idée qu'il y aurait dans le sujet quoi que ce soit qui réponde à un appareil, voire, comme on dit ailleurs, à 'une fonction propre du réel'. Or c'est à ce mirage que se voue à cette époque une théorie du moi, qui, pour prendre appui dans la rentrée que Freud assure à cette instance *dans Analyse du moi et psychologie des masses*, fait erreur, puisqu'il n'y a dans cet article rien d'autre que la théorie de l'identification" »

Notons que, si à l'époque on était susceptible de confondre le sujet et le Moi, nous pensons que le modèle du nœud-à-trois de Lacan permet de lever toute ambiguïté relative à ce distinguo. Dès son séminaire du 28 mars 1962, Lacan mentionne la théorie des nœuds pour dire « Vous n'avez qu'à essayer de vous assouplir à la théorie des nœuds, pour vous apercevoir combien il est difficile déjà de se représenter les combinaisons les plus simples. ». C'est bien plus tard que Lacan a assigné à ses nœuds la fonction de se substituer à ce qu'il appelle la mythologie des pulsions chez Freud (notamment dans son allocution niçoise intitulée "Le Phénomène lacanien"). Nous concevons ainsi que le nœud princeps ait pu se charger de rassembler un certain nombre d'opérations attribuables au sujet de l'inconscient, d'où notre acharnement autour de ce nœud borroméen-à-trois. Nous allons donc reprendre notre nœud borroméen standard et l'interpréter à la lumière des enrichissements que nous apporte la séance du 15.3.1977 du séminaire de Lacan : « L'insu que c'est de l'unbevue s'aile à mourre ».

Nous allons parcourir les trois oreilles une fois dans le sens des aiguilles d'une montre, une autre fois dans le sens inverse et nous trouverons six types de croisement.

1° Le symboliquement imaginaire : ( $I \subset S$ ) ; c'est la géométrie et ses effets inhibiteurs.

2° Le réellement symbolique : ( $S \subset R$  : enflure du symbolique dans le réel) : c'est le mensonge et c'est le symptôme .

3° L'imaginacement réel : ( $R \subset I$  : intrusion du réel dans l'imaginaire) n'est pas cité par Lacan mais nous pouvons d'ores et déjà savoir (cf. plus loin la question de la bande de Möbius fendue) qu'il s'agit du *Zwang*, de l'impulsion et de l'angoisse.

Ayant fait ainsi un tour à l'endroit, nous repartons et reculons ce qui inverse évidemment le sens de notre métaphore, celle du palimpseste.

4° Le réellement imaginaire : n'est pas mentionné par Lacan encore qu'il parle de ce qui "conserve un sens dans le réel" et désigne là le symptôme, ceci en contradiction avec le dessin du nœud à trois qui lui assigne une sorte de traînée de comète se produisant dans le réel, hors du champ du symbolique.

C'est à croire, que Lacan s'est systématiquement trompé d'un tiers de tour par rapport à son propre dessin. (En bref, ici, on a  $I \subset R$  sans autre précision).

5° Le symboliquement réel : ( $R \subset S$  : R inclus dans S) irruption du réel dans le trou du symbolique, ou encore : ce qui du réel se connote dans le symbolique) c'est ce qui s'offre à l'inscription du symptôme, bien que des divergences surgissent à ce propos. De fait, paradoxalement, Lacan y situe l'angoisse.

6° L'imaginacement symbolique : ( $S \subset I$  : symbolique inclus, pris dans l'imaginaire) est en droit le lieu de l'inhibition. Lacan appelle ça la vérité ... sur le rapport sexuel et désigne par là : la poésie.

#### 4°. Le jeu d'a-mourre.

« La nature a horreur du nœud » a pu dire Lacan, alors que dès 1971 on pouvait trouver dans le livre de Martin Gardner : *Le paradoxe du pendu* (chez Dunod édit.), des indications quant au fait que : certains microbes en forme de filament se reproduisent en se nouant ; qu'un poisson en forme d'anguille se débarrasse de la vase en formant un nœud, et que les chimistes de Bell Téléphone ont obtenu des composés nouveaux : les caténases, formés de molécules de carbone en forme d'anneaux.

[Depuis, dans la revue *Science et Avenir* (juillet 2002, p.20), sous le titre « Des anneaux de Möbius en cristaux », il est dit qu'une « équipe de chimistes japonais a construit des rubans de 50 micromètres de diamètre à base de cristaux de niobium et de sélénium », et que certains de ces rubans ont la structure d'un anneau de Möbius. D'où l'hypothèse que dans des conditions autres que terrestres, la « nature » pourrait utiliser de tels objets].

Dans son séminaire du 9 février 1972, (« Ou pire... »), après avoir développé une ultime topologie de la fameuse phrase : « Je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça », Lacan annonce qu'il vient de découvrir le nœud borroméen et que celui-ci lui va comme un gant. Il indique que c'est au cours de Mr Guillebot que la chose aurait été produite.

Il se trouve que Lacan avait repéré le jeu de mourre bien des années auparavant, comme en témoigne son séminaire du 19.05.1965 (les ciseaux coupent le papier, le papier emballa la pierre et la pierre raie les ciseaux), sous la forme de ce « rapport de dominance circulaire » qu'implique le jeu de mourre. Peut-être l'a-t-il emprunté à Ernest Jones dans son *Fear, guilt and hate*, toujours est-il qu'il s'en était servi à propos de la façon dont le petit Hans tente, à l'aide du cheval d'angoisse, de faire pièce à la toute-puissance maternelle. C'était sa façon de jouer au jeu d'auteur-stop dont Jean Allouch parle à propos de Schreber. D'ailleurs, c'est déjà une technique du quart-de-tour, telle que Lacan l'introduit comme condition du changement de discours. Si le quart de tour phobique du petit Hans s'effectue en un sens, celui de Harry, quart-de-tour pervers, s'effectue dans un sens contraire :

« Que se passe-t-il, interrogent Lacan et Granoff (« Fetishism, the Symbolic, the Imaginary and the Real », in IJP, 1953) « au moment où cessant d'imaginer, de parler et de dessiner, Harry (le jeune client de Sandor Lorenz), sans savoir pourquoi, coupe une mèche de cheveux ? Au moment où, sans explication, il s'enfuit en hurlant afin de ne pas voir l'ami bossu ? »

Dans ces moments là, expliquent les auteurs, dans ces moments de rupture de la communication où le sujet désespère de se faire comprendre, Harry vacille entre l'angoisse et la culpabilité, et se laisse fasciner par sa propre image fixée dans le symbole. N'est-ce pas là des événements à référer à cette oreille, ou à cette pétale, de la jouissance de l'Autre barré (J A), alors que le problème du petit Hans serait plutôt du côté de la jouissance phallique (JP), là où (au-delà de l'image et du sens) il produit le cheval d'angoisse en tant que signification pure ?

Ce qui me frappe dans la seconde partie du texte d'Allouch, c'est ce qui tourne autour de la question de l'auteur-stop; autrement dit : la façon dont le Président Schreber se débrouille pour faire taire ses voix. Il est clair que ces voix défont (ainsi que leur effet d'assertitude) lorsque Schreber s'avise de leur répondre sur le mode de l'homophonie. Homophonie dont le moins qu'on puisse dire est que, à en juger d'après le succès qu'a connu un livre tel celui de François Georges : *L'effet Yau de poêle*, elle n'a pas de nos jours la faveur du « grand public ».

Allouch cite d'ailleurs, à plusieurs reprises, Bobby Lapointe, sans que l'on sache si ce virtuose de l'allitération connaît encore parmi vous la notoriété qui fut sienne dans les années cinquante. Bref, je me permets de substituer ici aux exemples donnés par Allouch un lot d'autres de ma façon, qui, comme tels, ne doivent rien au champ de la paranoïa.

Quand une mère dit, par exemple, sur le mode allusif propre aux personnes qui ne finissent jamais leurs phrases "les moutons, dis donc ...", l'enfant interpellé sera justifié de répondre "poil au menton".

Si la mère insiste, sur le mode de la remontrance, en disant : "prend un mouchoir propre dans la garde-robe », ce qui fuse du côté du gamin campé devant la télé et continuant de renifler, c'est un : "poil à mon zob!" Enfin, quand lasse d'argumenter, la mère lance : "si ton père vivait il aurait des cornes de chevreuil », la réponse ne pourra tarder, sous la forme « poil à mon œil! »

Dans ces exemples, je m'en tiens aux limites de la normalité, mais il est des cas où l'enfant doit aller bien plus loin dans l'allusion pour tenter de "faire barre" sur le discours de la mère. C'est ainsi qu'un garçon de 4 ans répondait aux claques compulsives de sa mère par des propos certes confus, mais dans lesquels on reconnaissait cependant des ternes obscènes assonant avec le nom paternel ; tandis qu'un autre, sur un mode quasi délirant, répondait à l'instance maternelle par des néologismes sur lesquels un long travail de déchiffrement a permis d'établir qu'ils avaient pour raison de faire pièce à la demande pressante de l'Autre maternel.

Incontestablement l'homophonie concerne l'oreille (ou la pétale) du "sens" au niveau du nœud en trèfle. Mais elle l'intéresse différemment selon qu'elle porte sur des signifiés pourvus de sens de l'ordre de : sceau, seau ou sot, ou qu'elle porte sur des noms propres, ces derniers étant hors-sens et relèvent de la pure littéralité. Dans le premier cas ce qui est obtenu se sont des effets de savoir et dans le second des effets de vérité.

Revenons au Président Schreber pour noter que les expressions homophoniques (par lesquelles il répond à ses hallucinations) peuvent s'inscrire dans le cadre d'un automatisme mental mais risquent aussi de celer en eux-mêmes des pans entiers de l'histoire du sujet qui lui resteront *unerkannnte*, indisponibles, faute que quelqu'un ait su les lui restituer.

Si un effet *Chinesethum* peut constituer une pure réponse ludique au dramatisme du *Jésus Christum*, par contre, les termes *lebenloss* et *Atemnot* sont susceptibles d'appeler un traitement différent. Bien sûr l'homophonie y est sensible mais si nous lui substituons un lien de synchronie c'est toute une ambiance qui se dessine. Imaginons pour cela un enfant fiévreux et alité qui ne perçoit du rougeoiement du soir (*Abendrot*) que quelques flashes sur les murs de sa pièce, alors que se produit ce chant du coq de la coqueluche, et la détresse respiratoire (*Atemnot*) qui l'accompagne ; ce qui est curieux c'est que pour Schreber cette réminiscence s'effectue par le biais de l'homophonie là où une hystérique, par exemple, aurait reproduit le symptôme, l'*Atemnot*, au moyen d'une crise d'asthme.

Et puisque, du point de vue de l'inconscient, selon Freud, entrer et sortir s'équivalent, on peut estimer que le rougeoiement du soir (*Abendrot*) équivaut au lueurs du jour. Dans ses *Écrits* (p.547), Lacan évoque un passage du *Zarathoustra* de Nietzsche intitulé « Avant le lever du soleil » (*Vor Sonnenaufgang*) , alors que Freud s'y réfère expressément au bon milieu de son Schreber . Or, Lacan s'en était déjà enquis dans son séminaire sur les psychoses (L03, p.169) pour noter que :

« Le jour et la nuit sont très tôt codes signifiants, et non pas des expériences. Ils sont des connotations /.../. Le jour en tant que jour implique la connotation symbolique, l'alternance fondamentale du vocal connotant la présence et l'absence, sur laquelle Freud fait pivoter toute sa notion d'au-delà du principe du plaisir. /.../ C'est là [dans le champ symbolique] que se produit la *Verwerfung*. »

[Si la nuit et le jour font paire ordonnée sur le modèle du Fort/Da, on voit que la forclusion du lien qui les unit se traduit par le retour dans le réel de la langue d'un usage, de la mise en acte d'un lien : homophonique.] Allouch à donc raison d'insister sur cet épinglage, cet appariement dans la synchronie de deux événements, par le biais de l'homophonie. Il y revient dans sa troisième partie, à propos de la forclusion, et il insiste sur le rapport entre homophonie et le nom propre.

Ce nœud, qui doit être topologiquement explicité, intervient pour constituer ce moment fécond dans l'éclosion d'un délire, ainsi que l'illustrent des exemples que nous devons à Serge Leclaire d'une part, et à François Perrier, d'autre part. Encore que Jean Allouch n'y fasse pas référence, ces deux exemples méritent d'être repris à la lumière des articulations théorique qu'il produit. (Jean Allouch, *Lettre pour lettre*, Ed. Erès).

Leclaire rapporte quelque part l'observation d'un étranger qui, récemment venu en France, est victime d'un raptus, lors d'une rafle de police, le moment de franchissement, d'*Unheimlich*, se situant autour de la mise en oeuvre d'une homophonie, centrée sur le terme d'hirondelle. L'injonction : « Tus, v'là les hirondelles » s'était surimposée dans son esprit, et donc dans la synchronie, à l'apparition réelle d'un vol d'hirondelles .

De son côté François Perrier, dans une conférence à Vittel le 18 mai 1968, à propos de la psychothérapie des psychoses, rapporte un souvenir de Cécile :

Elle voulait jouer avec son père, ses frères et ses soeurs au ballon, mais elle était la plus petite, elle n'était pas dans le jeu. Elle y entre (dans le jeu) et elle dit : "et Moi, je suis quelqu'un". Sur ce son père lui lance le ballon et dit : « Tiens quelqu'un » ; du coup la petite fille n'a pas pris le ballon, elle est partie. Elle a eu raison.

Perrier tente d'expliquer ce mouvement de repli de la petite fille comme une sorte de négativisme schizophrénique destiné à « sauvegarder l'être de la chosification ». Si, en effet son père lui avait dit : « tiens, mon petit lapin, voici le ballon », il se serait produit une sorte de recoupement signifiant qui lui aurait permis de se rendre indépendante de toute signification, sachant notamment qu'elle n'est pas un lapin. Ce "quelqu'un" venant, au contraire, à la place de son nom "Cécile", produit un court-circuit qui l'aliène sous ce trait-unaire du "quelqu'un".

Simple ou double court-circuit, simple ou double épissure sur le coin d'une oreille, et le nœud en trèfle surgit, à moins que ce ne soit le nœud marin. L'important c'est de posséder cet instrument qui est le nœud, de façon à ne pas se tromper de coinçage.

##### **5°. L'extraction de la « taupe-au-logis » de l'inconscient**

Le nœud en trèfle se prête à toutes sortes de figurations dont notre imagination est susceptible de l'habiller. Il nous permet également d'y voir des formes frustes, protéiformes et pour tout dire "les moins humainement constituées" susceptibles d'être référées à un sujet, telle une certaine "poupée-fleur" chère à Madame Dolto, ou le rat qui faisait tellement d'effet à André Gide enfant.

Pour notre part, nous dirons une TAUPE, dont nous reconnaissons respectivement le ventre (l'objet 'a') et trois appendices qui sont le museau (le sens) et les deux oreilles (JA et JΦ). Cette taupe se trouve ainsi lovée dans le nœud à trois et c'est donc à cette extraction de "la taupe-au-logis de l'inconscient que nous devrions procéder.

A serrer de plus près le nœud en trèfle on s'aperçoit que Lacan l'avait déjà dessiné lors de son séminaire sur « L'Identification », le 2.5.1962 (répété le 16 mai 1962) et qu'il le reprend dans son séminaire « Encore » (Livre XX, p. 111, du 15.5.1973). Nous devons à la plume de Diane Chauvelot (in *Ornicar ?* 6, p.14) un nœud en trèfle (fig.9) à côté (fig.8) d'un nœud, dont on peut se demander s'il est topologiquement équivalent au nœud de Listing que Lacan fait figurer (in *Ornicar ?* 8, p.16).



Ce qu'il dit au sujet du nœud en trèfle (in *Ornicar ?* 6, p.19) est étonnant, car non seulement il essaie de nouer quatre nœud en trèfle borroméennement entre eux, mais déclare que le nœud en trèfle lui permet de démontrer qu'il existe un nœud borroméen. Ceci veut dire que le nœud à trois ex-siste au trou laissé par le nœud en trèfle et c'est donc celui-ci qu'on doit rechercher pour prouver le nœud borroméen .

Ce nœud en trèfle est susceptible de se décomposer en un nœud marin (*Encore*, p. 111 et 112) que Lacan reprend (in *Ornicar ?* 7, p.8, fig.5) en montrant qu'il dérive du nœud en trèfle par la rupture d'une de ses pétales : celle qui correspond à la jouissance de l'Autre barré (JA).

A n'en point douter, cette extraction de la taupe-au-logis de l'inconscient nous a inspiré et nous a permis, rétroactivement, de lever le voile sur un certain nombre de tâtonnements de Lacan dont ses séminaires portent la trace, et ce avant qu'il n'ait adopté la topologie des nœuds.

Gageons qu'elle en inspirera d'autres mais d'ores et déjà je puis signaler qu'en dehors des Borromées certains se sont souciés de ce nœud-en-trèfle, ainsi qu'en témoigne ce médaillon en bois sculpté de l'église de Saint Gervais et Protais, qui montre trois demi-lunes, trois croissants entrelacée borroméennement. Ces stalles du XV<sup>ème</sup> siècle honorerait ainsi la devise de Henri II: 'Vivre en croissant', ainsi que; nous l'indiquent Claude Gaignebel et J. Dominique Lajoux dans leur livre : *Art. profane tradition populaire au Moyen âge*.

Cette taupe, comme le montre notre schéma R, est d'abord un dessin qui était destiné à illustrer un certain imaginaire susceptible de s'ancrer dans un tel objet.

Puis, nous avons tenté de fabriquer cet objet avec du fil de fer habillé aux trois couleurs de l'R.S.I. et il se trouve qu'ayant produit cette sorte d'oreille ou tige triple qui soutient les trois pétales du trèfle, au moment de déplier le tout, il a fallu refaire le nœud, car il était déjà raté, puisqu'on n'obtenait qu'un rond simple fait de trois segments mis bout à bout»

Loin de tarir notre "inspiration" ces considérations font rebondir notre intérêt pour les possibilités de lire le réel avec ces schémas, ainsi que pour la "clinique" qui risque d'en résulter. Pour l'instant, ce que ces figures comportent de plus tangible est d'illustrer le fait que le sujet est coupure de l'objet 'a' et que ce dernier cause la division, la *Spaltung*, l'*Entzweiung*, du Sujet.

### 6°. Le nœud Bô

Dans son séminaire sur les problèmes cruciaux la psychanalyse, à la séance du 6 janvier 1965, voici donc plus de vingt ans, Lacan disait ceci :

"le psychanalyste est en droit d'affirmer quelque chose: les symptômes, au sens analytique de terme (qui n'est, pas celui du signe mais celui d'un certain nœud, dont la forme, le serrage, le fil, n'ont jamais être proprement dénommés), [ne sont] qu'un certain nœud de signes avec des signes, ce qui est proprement au fondement de ce qu'on appelle le symptôme analytique, à savoir : quelque chose d'installé dans le subjectif, qui d'aucune façon de dialogue raisonnable et logique ne saurait être résolu. »

Ce serrage du nœud qu'est-ce au juste ? Pour s'en faire une idée, prenons une variante du nœud borroméen: le nœud Bô, dont Lacan nous offre des illustrations dans *Scilicet*, (6/7, page 51, en décembre 1975), mais aussi dans son séminaire du 15.1.1974, ainsi que dans *Ornicar?* 5, page 40. Nous devons à Mayette Viltard (in *Littoral*, n°1 et 5) ainsi qu'à Éric Porge, dans cette même revue, des reprises intéressantes des questions posées par les nœuds, bien que leur présentation ne vise en rien à être systématique et encore moins critique envers l'apport lacanien.

C'est, ainsi que Mariette Viltard s'intéresse au nœud Bô, puis laisse la parole à Lacan à ce sujet (Littoral n°5, p.104) et enfin, poursuit en nous donnant le dessin d'un nœud borroméen dont les trois anneaux sont à la queue leu leu, sans nous dire que ce nœud peut se déduire du nœud Bô par une simple déformation. Faut-il en conclure que les propriétés que Lacan accorde à un tel nœud dépendent du point de vue (au sens de la perspective) qu'il offre au sujet qui le regarde ?

Dans ce cas le nœud Bô mérite une brève description ; imaginons un pantalon (à deux jambes), réduit à un contour ovalisant et fermé, autour duquel vous mettriez une ceinture, c'est-à-dire un cercle susceptible de glisser jusqu'au bas du pantalon. Enfin serrez les bords antérieur et postérieur de la ceinture dans un troisième cercle qui fera boucle et le tour est joué.

Posons à présent le pantalon comme constitué par la dimension de l'imaginaire, la ceinture par celle du symbolique et la boucle par le réel et nous voyons que dans ce nœud Bô la rencontre du symbolique et du réel s'effectue constamment sur fond d'imaginaire, et donc de sens et de géométrisation. Pour obtenir un effet-hors-sens il est pour le moins nécessaire de tirer sur la boucle de la ceinture de façon à ce que ceinture et boucle puissent s'individualiser hors pantalon. Mayette Viltard évoque un peu plus loin la bascule de l'effet de sens (du sujet supposé savoir) à l'effet de réel (et donc hors-sens du savoir supposé-sujet), sans pour autant nous gratifier d'une transformation concomitante du nœud, alors que ce passage, cette « passe » est bien ce qui fait l'enjeu d'une analyse.

Je me permets à ce sujet une digression dans un tout autre champ qui est celui de la logique où, à suivre Pierre Laval (in *Qrnicar?* 12/13, p.25) dans son article « Si jamais », où il est question de franchissement. P. Laval nous explique ainsi que :

"soutenir une conditionnelle (si u alors v) c'est soutenir le conséquent si l'adversaire soutient l'antécédent /.../. La mise en équation d'une négation ou d'une conditionnelle produit /.../ un franchissement de la coupure gauche-droite ».

Dans ce cas, et comme ceci peut se produire dans une discussion de cartel, le sujet est conduit dans le dialogue à soutenir les positions qui sont celles de son adversaire. Une telle bascule est-elle homologue à celle mentionnée ci-dessus, et a-t-elle quelque rapport avec le passage de la position d'aimé à celle d'amant, dont il est question dans le séminaire « Le Transfert »?

### **7°. Conclusions en forme de bibliographie roborative**

On dit volontiers que la topologie, les publications sans nom d'auteur, la passe, le cartel et que sais-je encore, Lacan les aurait introduits trop tôt et que son auditoire, notamment celui de l'École Freudienne, y aurait été très mal préparé. C'est fort probable.

Il serait faux de dire que les temps sont devenus plus propices aujourd'hui. Il y a fort à parier que ce ne soit pire. Félicitons-nous que certains se croient autorisés à s'occuper de cette topologie lacanienne.

Parmi ces auteurs, les uns ont collaboré à la revue *Scilicet*, qui devait devenir en quelque sorte l'organe d'expression canonique du lacanisme, pour autant que ses lecteurs étaient censés se libérer de la tutelle du texte de Lacan pour transférer sur des auteurs anonymes, choisis dans un cercle de noms connus s'inscrivant dans le sillage de l'enseignement de Lacan. Il se trouve que, par la suite, des noms ont été épinglés à tel ou tel article paru sans signature et, à en croire une publication récente, il y a lieu de référer celui de Claude Conté à cette sorte de reprise du séminaire de l'Identification, ainsi que de ses figures topologiques, sous le titre : « Le clivage du sujet et son identification" (in *Scilicet*, 2/3, p.103-136).

Ceci dit, il convient de remarquer que la topologie, en tant que telle n'a pas suscité de travaux extrêmement nombreux. Il y a en la matière deux sortes de travaux, exceptés ceux de Pierre Soury qui participent des deux groupes : l'un à contenu exclusivement mathématique et technique, l'autre essentiellement clinique.

Parmi ces derniers il en est un (paru en 1985 dans le n°7 de la revue *Poinçon* sous le titre « Topologerie ») que nous devons à Juan-David Nasio, et qui nous explique avec toute la clarté souhaitée que la topologie vise à fournir à la psychanalyse une esthétique nouvelle, et que cet imaginaire nouveau est susceptible d'être manié hors de tout abord mathématique trop serré. Il signale et classe les figures topologiques utilisées par Lacan sous quatre rubriques :

1\* le tore, en tant qu'il rend compte de la dialectique de la demande et du désir (que l'article de Conté développe abondamment).

2\* la bande de Möbius, comme lieu de monstration du sujet en tant que divisé.

3\* la bouteille de Klein, comme illustrant les rapports du sujet au reste de la chaîne signifiante, enfin,

4\* le cross-cap, comme réservé à la figuration du fantasme.

Lacan ne s'en est pas tenu là, bien entendu, et on serait tenté de faire l'inventaire de ceux qui se sont "mouillés" sur des points litigieux de son enseignement. Il faut dire que cette liste n'est pas difficile à dresser.

Parmi ces braves, Erik Porge mérite une mention en raison de son insistance sur la chaîne de Whitehead (encore que sur ce thème Jean-François Chabaud nous ait gratifié d'une belle série de figures et d'un texte clair avec *Le nœud dit du fantasme*, chez Weber, Vienne, 1984), mais surtout sa façon de borroméaniser l'aporie (que Lacan nous a jadis proposée) qui s'énonce "je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que c'est pas ça », (in *Littoral* 5, p. 55).

Dans *Nodal* (n°1 p. 249-268) Marc Darmon reprend la question du nœud borroméen et de son trèfle central in "L'inconscient nodal" pour une tentative méritoire d'y situer les "voluptés féminines" dont se trouve pâtir le président Schreber, mais, faut-il le dire, Pierre Soury nous avait déjà fourni en outil appréciable dans son cours par les diverses décompositions qu'il nous proposait du champ projectif et du cross-cap.

Nous venons de tenter une systématisation du nœud à trois, ou encore nœud en trèfle, dont on peut être surpris qu'il n'ait été davantage sollicité par les différents auteurs depuis que Lacan l'a introduit parmi les gadgets dont se compose la nouvelle esthétique analytique. À côté d'une remarquable absence du nœud dans les publications de l'ex École Freudienne de Paris, il existe quelques tentatives, plutôt timides, d'interprétation clinique que nous avons relevées dans les revues *Ornicar ?*, *Littoral* et *Nodal*, encore que nous ne puissions prétendre à l'exhaustivité. Dans notre recensement, nous avons éliminé les textes purement mathématiques de classement et de description des nœuds que nous devons principalement à Pierre Soury, à Jean-Michel Vappereau et Michel Grün-Rehhomme. Toutefois ce dernier, dans un article intitulé "Le trou", (*Ornicar ?* 33, 1985), et en particulier dans son chapitre IV "Le trou et la chaîne", apporte quelques précisions d'ordre clinique concernant une de ces oreilles (ou pétales de trèfle) qui s'origine de la rencontre du symbolique et du réel, et le long de laquelle, en marge du réel, s'instaure le symptôme (p.117).

Cette oreille constitue ce que l'auteur nomme le "trou du trou" où viendrait se loger la jouissance phallique mais aussi le réel de la mort. Nous n'aurons pas saisi le nœud-borroméen-a-trois dans toute sa rigueur et sa complexité si nous ne soulevons pas un dernier problème qui est celui du ratage du nœud.

En dehors du fait qu'à la suite d'un tel ratage l'une des dimensions (l'imaginaire, par exemple) peut avoir tendance à glisser du nœud, ainsi que Lacan a pu évoquer cette éventualité à propos de Joyce (dans « Le Sinthome », 1975-76), il est possible qu'une quatrième dimension vienne « suppléer au nouage déficient, et c'est cette quatrième que Lacan évoque sous le nom de "Nom-du-Père". Il revient à Jean-Pierre Dreyfus d'avoir, ne serait-ce qu'en passant, évoqué une sorte d'atopie dans au moins deux schémas que Lacan propose pour illustrer le nouage par le Nom-du-Père.

Dans "Un cas de mélancolie" (in *Littoral*, n° 11-12) J.P. Dreyfuss pointe le dessin classique du nœud borroméen pour y situer un certain nombre d'effets qu'il situe comme "effets de passe". C'est ainsi que, pour lui, l'*Esquisse* est à considérer comme "le produit sinthomatique de l'analyse du rêve d'Irma. De la même façon, la *Traumdeutung* serait celui de la découverte du complexe d'Oedipe /.../ et corrélativement de la découverte du fantasme, comme le soutient, à la suite d'autres, Marianne Krüll, la *Vaterbindung* de Freud est restée *ungelöst* [non dénouée].

Faut-il considérer, par conséquent, que Freud aurait été "dans la passe" sans toutefois avoir réussi à négocier le virage qui mène du déclin de l'oedipe à la castration ? En réalité, là où la démarche de J.P. Dreyfuss nous touche c'est lorsqu'il se débat avec les hésitations propres à l'avancée lacanienne, notamment au sujet du symptôme.

Plus loin dans ce même article, il s'aperçoit en effet que Lacan parle, d'une part, d'enflure du symbolique dans le trou du réel, et, d'autre part, d'irruption du réel dans le trou du symbolique (et ce à propos du symptôme) et s'en étonne.

En réalité, et bien que Lacan n'ait effectivement produit que ces deux formes (1° le quatrième rond partant du réel et embrassant I et S: cf. *Ornicar?* 5, p.62, fig.7 ; *Ornicar?* 15, p.6, fig.4 ; *Scilicet* 6/7 p.39 et 57. 2° quatrième rond partant, de l'Imaginaire et nouant R et S : *Ornicar?* 2, p.96, fig.4 ; et *Ornicar?* 4, p.92) il est clair que, pour des raisons d'homogénéisation des trois dimensions, il faut faire place « un troisième Nom-du-Père », qui, lui, partirait du Symbolique et embrasserait I et R. Lacan nous y prépare en quelque sorte en parlant de trois phallus: imaginaire, symbolique et surtout réel (notamment dans le séminaire qu'il a consacré à Hamlet).

De même, en ce qui concerne le trait, le trait unique puis unaire, il convient de s'apercevoir qu'il est triple, sous la forme du triskel, et que chacune de ses composantes peut entrer dans une forme d'identification particulière, dont Lacan nomme au moins trois sortes: la symbolique, l'imaginaire et la réelle.

Au moment de clore ce travail nous prenons connaissance d'un livre intitulé : *La topologie ordinaire de Jacques Lacan*, (édit. Point Hors Ligne) par Jeanne Granon-Lafont, qui nous fournit des notions pratiques sur la topologie et notamment sur les surfaces unilatères, et tout spécialement le cross-cap. Par contre on y trouve très peu de choses relativement aux nœuds et les difficultés dont nous faisons état ne sont pas relevées et encore moins résolues.

Cet ouvrage se termine sur ces lignes :

« Gardons, en effet, en conclusion, l'idée que l'écriture borroméenne des notions freudiennes permet une lecture simultanée, paradoxale et éclairante, par rapport à ce que peut entendre d'un déroulement dans la durée métonymique d'un discours, un psychanalyste dans son fauteuil ».

Un tel refrain sonne à nos oreilles comme un : "Donnez, braves gens, la topologie veille sur vous !" prompt à refermer un chapitre de l'enseignement de Lacan où tout est sève et bouillonnement, mais suspendu, gelé, en attendant des temps meilleurs.

Si, en effet, Lacan considérait sa façon de se coltiner avec les nœuds comme ayant non seulement un rapport d'analogie mais d'homologie avec la pratique d'analyste, il était, précisément en raison même de cela, loin de laisser aux soins du pur et simple *insight* de l'analyste, dont il dénonçait le potentiel de méconnaissance, la faculté de décider de la structure. Mais fallait-il qu'il mette les points sur les "i" et dise : "Si la structure t'intéresse, occupe-toi d'abord de ton désir !" "

### Illustrations

Voici deux états du nœud Bô (constitué par I = imaginaire = pantalon; S = symbolique = ceinture ou bretelles; R = réel = boucle) selon que la jonction R/S s'effectue sur fond d'imaginaire (fig. 01) ou hors imaginaire (fig.02) :

